

## Hommage à Bernard Épin, un critique littéraire dans son siècle

Dans les années 1960, à mesure que la littérature jeunesse se réinventait, elle invita dans son sillage des critiques littéraires d'une génération nouvelle, essentiels à sa révolution en cours. Bernard Épin était de ceux-là et essentiel il le fut assurément. Né avec le Front populaire, il a été emporté par le virus du Covid-19 le 1<sup>er</sup> avril 2020. Nous tous qui faisons profession de critiques et de médiateurs lui devons beaucoup, à commencer par la conscience politique indispensable à cet exercice.



**« Parler du livre pour enfants c'est aussi bien élucider la nécessité de la création artistique qu'interroger la place de l'enfant dans la société et, au-delà, s'interroger sur la société que nous voulons pour donner une place à tous les enfants. »**

(Bernard Épin, BBF, 1986)

Il revendiquait haut et fort la dimension subjective de la critique – symbolisée par la signature et l'emploi du « je » – et l'histoire du sujet Bernard Épin est profondément ancrée dans celle de son temps.

Il naît à Paris le 27 mai 1936, quelques jours à peine avant l'installation du gouvernement de Léon Blum. Ses parents, issus de la paysannerie pauvre du Berry, sont des Parisiens de fraîche date. Son père, Abel, est ouvrier, militant CGT, et sa mère couturière à domicile. Quand, bien plus tard, Bernard Épin découvrira Colette Vivier (*La Maison des petits bonheurs*) il sera bouleversé et émerveillé d'y retrouver son enfance tout entière. Dans ses souvenirs de petit Parisien il y a la communale et les rues du 14<sup>e</sup> arrondissement, l'Occupation et la Libération, un père prisonnier en Allemagne jusqu'en 1945, la rencontre avec ce père inconnu après une si longue absence, l'adhésion de celui-ci au PCF dès son retour...

Bernard Épin se forme à l'école normale d'instituteurs et prendra son premier poste en 1955 dans son 14<sup>e</sup> arrondissement natal. Syndiqué au SNI, militant communiste (inscrit au PCF en 1954), Bernard Épin se passionne pour la culture (l'aventure du Théâtre national populaire de Jean Vilar par exemple) et entre en 1957 dans le collectif de rédaction de *L'École et la Nation*, revue pédagogique mensuelle du PCF. Il en deviendra secrétaire de rédaction au

retour de son service militaire en Algérie (1959-1961). Dans cette revue, c'est Natha Caputo (1904-1967) qui signe les critiques de littérature jeunesse et on ne peut imaginer meilleure école<sup>1</sup>. À sa mort, en 1967, Bernard Épin sera son successeur en parallèle de sa vie de militant. Élu municipal de Saint-Ouen de 1965 à 2001, il s'y occupe des activités culturelles de la ville.

Ainsi s'est construite sa subjectivité de critique.

À partir de 1967, le jeune critique littéraire lit environ 800 livres jeunesse par an. Outre Natha Caputo, c'est aussi Marc Soriano (1918-1994) et Raoul Dubois (1922-2004) qui lui ont ouvert la voie. Les critiques du livre pour enfants, « guides pratiques du consommateur en errance », sont alors rarement reconnues comme de réelles critiques littéraires et les faire sortir des pages Éducation ou Vie pratique des journaux et magazines prendra du temps. Ainsi, la reconnaissance de la littérature jeunesse comme une « vraie » littérature est-elle jumelle de la reconnaissance de sa critique.

Si les travaux de Jean Piaget (1896-1980) ont commencé à nourrir une connaissance nouvelle de l'enfant dès les années 1930, ils inspirent tous ceux qui réfléchissent à l'éducation dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ; tout comme ceux de Henri Wallon (1879-1962, initiateur de la Libération, avec Paul Langevin, d'un programme pour l'Éducation nationale). Instituteur de formation et intellectuel curieux, Bernard Épin fera souvent référence à ces deux penseurs de l'enfance.

Côté critique littéraire, il leur ajoutera bientôt Roland Barthes et Jacques Derrida. Mais à cette double fondation, Bernard Épin ajoute une pensée profondément politique, n'omettant jamais d'inscrire le livre dans un contexte économique et social : son métier de critique est alors vu « comme rempart culturel à

l'invasion des techniques publicitaires et des productions de série auxquelles sont livrés la plupart des enfants – et des adultes éducateurs – face à une école repliée sur les manuels » (citation de 1986, BBF). Critiquer un livre pour enfant, c'est avoir « un œil sur son objet, un œil sur son public » (id.), c'est aussi être lucide et en résistance : le livre est un « auxiliaire de la culture à deux vitesses » et l'éducateur ne perd jamais son temps à aller voir du côté des « mauvais livres ».

En 1999, quand *L'École et la nation* cesse de paraître, Bernard Épin poursuit sa route à l'hebdomadaire *Révolution* puis au mensuel *Regards* et à *L'Humanité*. L'homme est fidèle à ses engagements. Pour le numéro 211 de *La Revue des livres pour enfants* (juin 2003) il fait référence à cet engagement : « Rien à regretter dans l'effacement présent des clivages issus de la guerre froide, si ce n'est une certaine tendance à contourner les débats idéologiques par l'affichage d'un respect de l'enfant qui ne va pas au bout de ses implications. La référence implicite à la Convention internationale des Droits de l'enfant suscite de bien jolis ralliements. Le moindre débat montre, en fait, une forte tendance à n'en retenir que les articles garantissant à la société des adultes ses pouvoirs de sécurité et de protection, au détriment de l'affirmation des droits de l'enfant à part entière (de la citoyenneté en acte, de la conquête du savoir et de l'imaginaire...) ».

Mais à ce parcours rectiligne, Bernard Épin ajoute une réelle mobilité intellectuelle et artistique : « Depuis trente ans, les audaces de tous ordres n'ont pas manqué. Les critiques ont dû plus d'une fois réajuster le tir. Ces mises en déséquilibre sans parcimonie sont nécessaires à la légitimation de leur travail. Un état critique enviable. » Ou encore, lors d'une journée d'étude de 2007 : « Je connais des

livres qui ont fait bouger la création, ont bousculé les idées traditionnellement reconnues, ont chamboulé les étiquetages, ont provoqué de salutaires démangeaisons chez les adultes prescripteurs. Ce sont eux qu'il faut interroger pour découvrir l'authenticité de la création dite pour enfants. »

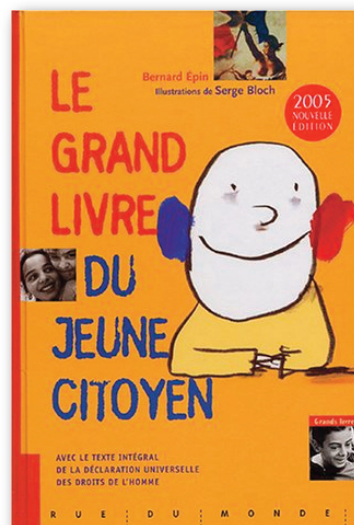
Fidèle aux colonnes des journaux, Bernard Épin devient auteur de livres d'abord par son approche critique. Ce sera, en 1985 aux éditions de La Farandole, *Les livres de nos enfants, parlons-en !* (avec des illustrations de Pef) : il s'y présente comme ancien instituteur, critique littéraire et homme engagé. Il poursuivra dans cette nouvelle voie en s'adressant directement aux enfants : *La Révolution française, elle inventa nos rêves* (Messidor, 1988) ; *Les Petits mots des petits mômes* (Messidor, 1990). C'est avec Alain Serres (Rue du Monde) qu'il poursuivra cette carrière tardive qui, ultime preuve de fidélité, place l'enfant à son épicycle : *Le Grand livre du jeune citoyen* (1998), *Mon premier livre de citoyen du monde* (2000). *La Revue des livres pour enfants* en fit des notices critiques élogieuses – « Une belle invitation à inventer sa propre manière de devenir citoyen » pour le premier, « un texte généreux et optimiste » pour le second – et s'empressa de les classer parmi ses indispensables. Nous appelons cela des coups de cœur.

**Marie Lallouet**

1. Voir Cécile Boulaire : « Une voix singulière : Natha Caputo » par Cécile Boulaire, *La Revue des livres pour enfants*, n°311, février 2010 : « L'Art délicat de la critique », p. 121.



↑ Bernard Épin, ill. Serge Bloch : *Mon premier livre de citoyen du monde*, Rue du Monde, 2000.



↑ Bernard Épin, ill. Serge Bloch : *Le Grand livre du jeune citoyen*, Rue du Monde, 2005 (nouvelle édition).